

QUELLE CONNERIE LA CONNERIE ! MAIS QUELLE CONNERIE ?

De la psychanalyse à la philosophie ?...

La formule à l'emporte-pièce prononcée par le célèbre psychanalyste freudien Jacques LACAN est connue : « *La psychanalyse est un remède contre l'ignorance ; elle est sans effet sur la connerie* ». Il l'a rappelé dans un écrit : "Comme il y en a beaucoup, le plus grand nombre, qui n'ont pas assisté à mes premiers séminaires, je me permettrai de rappeler ceci que, dans mes toutes premières adresses à ce que je dois bien appeler mon public, j'ai averti que **la psychanalyse est un remède contre l'ignorance ; elle est sans effet sur la connerie**" (LACAN J., *Lettres de l'Ecole Freudienne*, 1975, n° 15, pp. 235-244).

Elle fait d'emblée sourire comme si l'on était d'accord et, donc, dans une position intellectuelle permettant de situer et de juger ladite « connerie »¹, bref comme si l'on n'était pas l'objet de son impertinence dépourvue d'illusion. Je me suis demandé, de manière tout à fait facile et *subjective*, si elle était susceptible d'être transposée à la philosophie, avec la tentation de me dire que, dans la turpitude de nos jours, l'annonce, encore plus célèbre, de DESCARTES au début de son *Discours de la méthode* : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée » ne pouvait pas, malheureusement, être ainsi réécrite : « *La connerie est la chose du monde la mieux partagée* » ! Je sais que cela est indigne d'un philosophe et c'est pourquoi j'ai pris la précaution de souligner la dimension *subjective*, et humoristique, de cette audace de café du commerce. En effet, la connerie, Descartes l'a aussi côtoyée, non comme une nouveauté du XVII^{ème} siècle, mais comme l'ombre ancestrale de la pensée humaine lorsque, cédant au vertige de l'envol vers les hauteurs de l'essentiel, préfère retomber sur « le plancher des vaches », la terre ferme sous le pied que l'on regarde à défaut de le prendre (philosophiquement s'entend) !

Etymologie

Un peu d'étymologie d'abord : *con* vient du latin *cunnus* qui désigne le sexe de la femme et l'origine du monde. Alors la faute aux femmes ? Eve, le pêché et *tutti quanti* ? Non. Dans ce billet quand je parlerai de cons, cela englobera tous les genres sexuels. De plus, une autre étymologie, signalée par Le Garde mots (<http://blog.legardemots.fr/>), *coïonnerie*, usitée au XIX^{ème} siècle, et figurant dans le Dictionnaire de l'Académie française (Voir 6^{ème} éd. 1832-35), signifiant *couillonnerie*, venant de *coïon* (« couille »), lui-même du latin *coleus*, sac de cuir, rétablit la parité. Je n'oublie pas que le préfixe *con-* (ou *com-*) signifie avec, ensemble. Mais ses usages sont variés et je n'en jouerai pas, sauf une fois.

QUESTIONS SUR LA CONNERIE, QUESTIONS CONNES...

Etre con, est-ce définitif ?

Plusieurs questions se posent : tout d'abord, **la connerie est-elle l'apanage des « cons »**², c'est-à-dire de l'ensemble des personnes échappant au « bon sens » de Descartes ? La réponse est claire : **non**. Pourquoi ? Parce que la *connerie* est un état

¹ Je mets des guillemets au mot « connerie » : par commodité, veuillez considérer qu'ils s'appliquent à ses occurrences suivantes.

² *Ibid.* note 1 pour le mot « con ».

passager (qui dure certes parfois !), elle est une posture existentielle qui n'autorise pas à étiqueter une fois pour toutes comme *cons* ceux qui s'y adonnent, involontairement ou non. Bien sûr, qui n'est pas tenté de dire d'un tel qu'il « est » *con*, et ne changera donc pas ? Mais nous devons postuler, considérant l'humaine condition comme étant universellement partagée à égale dignité, qu'il n'existe pas de *cas désespérés*, sauf à céder à un fatalisme darwinien, même si nous rencontrons des *cas désespérants* ! **Les cons sont provisoires, même s'il est regrettable que trop souvent ils soient durables !...** Et de plus, nous le savons, nous sommes toujours le *con* de quelqu'un ! Par une telle esquisse d'analyse, je me trouve de fait en porte à faux avec les paroles, pourtant savoureuses, de la chanson de G. Brassens « *Le temps ne fait rien à l'affaire* » (1961) dont le leitmotiv est « *Quand on est con, on est con* » ; Et je ne résiste pas au plaisir de citer cet extrait de strophe :

« Quand on est con, on est con
Entre vous, plus de controverses
Cons caducs ou cons débutants
Petits cons d'la dernière averse
Vieux cons des neiges d'antan ».

Qu'est-ce que la connerie ?

Si nous admettons ce postulat que nul n'est condamné à un « destin de con », alors une seconde question se présente : **qu'est-ce que la connerie ?** Deux réponses sont possibles : soit la connerie est de l'ordre de la *plaisanterie*, soit la connerie est de l'ordre de la *bêtise*. Côté plaisanterie, dire une connerie est une forme d'humour sous-tendue par une joyeuse provocation, ou par une marque d'affection souriante (ainsi lorsqu'on réplique à un proche ami ou aimé : « C'est pas possible d'être aussi con ! »). Certes, dans ces deux cas de figure, et respectivement, la connerie énoncée peut relever d'une provocation ironique ou d'un sarcasme infériorisant : mais alors, ce ne peut être que l'œuvre d'un con, historiquement provisoire mais présentement dérisoire et superfétatoire.

L'ignorance n'est pas la connerie

Côté « bêtise », il est nécessaire de souligner **la différence entre connerie et ignorance**. L'ignorance est absence de savoir : sur ce qu'est le savoir et sur soi-même. Les « prisonniers » de Platon, dans son allégorie de la Caverne (*République*, L. VII), tournés vers le fond de la grotte ne voient se dessiner sur le mur en face d'eux que l'ombre déformée des choses que le soleil de la vérité éclaire derrière eux. La solution pédagogique est de les inviter à se « retourner », progressivement, vers la vérité et à se poser la question de leur condition : « connais-toi toi-même » selon la maxime emblématique de Socrate. L'ignorance est comme un vide, un défaut (au sens de manque et non au sens moral) : *comme un vide* car l'intuition du vrai habite chacune et chacun. Sinon, comment l'esclave de l'aristocrate Ménon (qui donne son titre à l'ouvrage de Platon : *Ménon*), inculte par condition sociale, saurait-il diviser en deux surfaces égales un carré tracé sur le sable ? Pour autant il ne sait pas tout : il se trompe lorsque Socrate lui demande de dessiner un carré deux fois plus grand (il double le côté, et non la diagonale, aboutissant au quadruple). L'ignorance est un *tremplin*, non un néant : *d'où l'importance de l'éducation*. Pourquoi chercherions-nous la vérité si nous n'en avons pas une certaine intuition ou idée ? Pourquoi demander à la personne aimée qui vous déclare « Je t'aime » : « Mais est-ce que tu m'aimes *pour de vrai* ? » !

La connerie c'est être plein !...

Toujours côté « bêtise », et donc vraiment dans la bêtise et non dans l'ignorance, la connerie n'est pas un vide, au contraire ! **La connerie c'est le trop plein de préjugés** au sein duquel le moindre atome de nouveauté ne peut se faufiler. C'est la tête comme un *bunker*. Et le drame c'est sa bonne foi... Défense de pénétrer : tout *étranger* aux idées reçues, sédimentées, fossilisées, est un ennemi potentiel, qui se fait souvent traiter de « con » ! Il ne comprend rien puisqu'il pense autrement. La connerie est dans la saturation : quand on sait tout sur tout (c'est-à-dire quand on *croit* savoir tout sur tout), on ne pense plus, on jouit d'un immobilisme aux apparences d'absolu et on n'aime pas en être dérangé : sitôt un importun écarté, on se rassoit – et c'est ainsi que l'on devient « rassis » ! Diderot s'était immiscé, au siècle des Lumières, avec une belle ironie critique, dans ce type de milieu « bienséant » et « bien pensant » avec son Neveu de Rameau dont les pantomimes renvoient en miroir aux cercles qui accueillent cet artiste vagabond, l'image de leurs con-victions et de leurs codes sociaux. Montaigne l'avait rappelé au XVI^{ème} siècle : « [...] mieux vaut une tête bien faite plutôt qu'une tête bien pleine » (*Essais*, L.1, chap. 26 « De l'institution des enfants »). Pré-juger c'est juger à l'avance, c'est considérer que c'est déjà jugé : transmis par l'éducation, les on-dit, les médias, les « arguments d'autorité » (Montaigne, *ibid.*), disqualifient *a priori* l'autorité des arguments.

Et dans nos sociétés, la culture de l'écran (qui fait écran à la culture véritable, disons au sens de Montaigne), la « téléréalité », les émissions et publications « people », l'adolescentisme dominant (le retour du mythe de Faust : l'éternelle « jeunesse » à n'importe quel prix), le culte de l'apparence (si possible érotisée et séduisante) nous conduisent à reprendre les paroles, subversives, de Jacques Brel (*La chanson de Jacky*, 1966) :

« Être une heure une heure seulement
Être une heure une heure quelquefois
Être une heure rien qu'une heure durant
Beau beau beau et con à la fois » !

La connerie n'est pas dans l'excès mais dans l'abcès

Toutefois le trop plein, la saturation, ne sont pas synonymes d'excès : l'excès est *mouvement*. On peut trouver l'excès exagéré, démesuré, comme le phallus des satyres statufiés à Pompéi, mais il est dans l'audace et non dans le sur-place. Les cons, tant qu'ils le sont, ne sont pas excessifs, ils sont récessifs, régressifs, agressifs parfois, voire invasifs, mais toujours *replets*. La petite typologie (non exhaustive à ses yeux) de ma collègue *Carole Prompsy*, professeur de Philosophie, est délicieusement (im)pertinente : « *Le gros con, c'est le réaliste qui sait que le monde va mal, mais pour qui tout va bien parce qu'il a su s'y faire une bonne grosse place.*

Le pauvre con, c'est l'idéaliste qui croit que tout va bien parce qu'il admire béatement la réussite du gros con.

Le triste con, c'est le pessimiste qui se persuade que tout va bien tellement il a réussi malgré lui à se résigner au pire.

... Et le doux con, celui que j'aime, c'est l'optimiste qui ose dire que tout va mal parce qu'il sait qu'on peut réussir à changer le monde »

(<http://perso.orange.fr/fillosophe/index.htm>)

La pire connerie ? Se foutre, de fait (je ne parle pas des lamentations passagères de bonne conscience indignée, des dons déductibles des impôts), des gamins, et des adultes, qui meurent, qui crèvent, par millions chaque année, de faim et de soif, de faute de soins, d'environnements prédateurs, de guerres, de génocides.

La connerie et son avenir

La connerie c'est croire « dialoguer » avec les autres alors qu'elle consiste en un monologue collectif dans une communauté de cons séjournant dans une galerie de glaces. Les croisières vers la connerie ont un horizon... Les créneaux *marketing* d'abonnement à la connerie ne manquent pas... Les cons n'aiment pas être altérés par le radicalement Autre : ils préfèrent se « dés-altérer » en déconnant ensemble. Et si seulement *déconner* pouvait signifier *dé-conner*, ne plus « conner », ne plus faire le con ! Mais déconner, même quand on n'est pas con à ce moment, c'est jouer avec la connerie : un jeu dangereux, qui peut rendre dépendant, si l'on ne cultive pas la ludicité et la lucidité de l'humour...

Comment devient-on con ? Difficile à dire : mais par *peur* souvent, oui, (de perdre, de se perdre, puisque les cons, riches ou pauvres, fiers ou amers, font des fenêtres de leurs appartements, de leurs villas, de leurs châteaux, des « meurtrières » guettant tout ce qui bouge), par *vanité*, par *admiration* et *imitation* : un con sécurise. Enfin, n'oublions pas que le *pouvoir*, grand ou petit, rend fréquemment con : ses coulisses sont une école de connerie. *Le pire : le con hypocrite qui se fait passer pour Hippocrate.* Pourquoi ? Parce que la connerie habitée d'hypocrisie suppose une conscience de sa connerie et le désir de l'assumer à des fins narcissiques, mercantiles, mégalomanes, etc. C'est un faux con (et souvent un faucon), qui joue à faire le con par un redoutable machiavélisme.

Car s'il est une différence entre « faire le con » et « être con », le pire c'est « l'intelligence de la connerie » qui permet de « faire le con » en sachant (ou croyant savoir ce que font et sont les cons), par une imitation d'autant plus perverse qu'on se sait con. Faudrait-il alors établir une hiérarchie des cons ?! Si tel était le cas, alors au sommet, il conviendrait de célébrer Le Con, dont l'absolu de suffisance vampiriserait la conscience, aussi ténue soit-elle, des petits cons, des cons à la petite semaine noyant la culpabilité de leur sentiment d'infériorité, de l'injustice ressentie en ce monde, de leurs échecs vécus comme tels, devant un comptoir de café ou leur télé. Le « travail » du petit con justifie alors, à son insu (« à l'insu de son plein gré » !) l'ambition et le pouvoir du Grand Con.

Vous me direz : mais si l'on n'est pas con à vie, comme vous l'avez postulé, *comment cesser de l'être ?* Eh bien *parions* sur une plus ou moins lente *érosion* au fil des expériences de la vie, qui créerait un « appel d'air » et la possibilité d'une « oxygénation » régénératrice de la pensée, voire une prise de conscience soudaine (rencontre avec un autre con plus con, un con différent ou un « non-con » ?), un éclair mystérieux (une apparition de l'Autre du con...).

Après tout, nous sommes sans doute nombreux à avoir fait preuve de connerie un jour, ou plus, et moi le premier, peut-être, entre autres, ici même ! Y. Audouard débutait sa « *Lettre ouverte aux cons* » ainsi : « Je sais de quoi je parle. J'en suis un » ! *La philosophie* semble un antidote de premier choix : mais à condition de surmonter un *analogon* du paradoxe dit du Crétois (que nous pouvons formuler ainsi : « Si je vous dis que je mens en mentant, dis-je vrai ? ») : « si je vous dis que je suis con en étant con, suis-je con ? » ou, en termes apparemment plus philosophiques : « si je vous dis la vérité, en étant dans cette vérité, dis-je vrai ? »... Entre cercle vicieux et cercle vertueux, comment choisir ? Et, question véritablement (!) philosophique : pourquoi choisir ?... Montesquieu n'a-t-il pas écrit : « C'est une chose extraordinaire que toute la philosophie consiste dans ces trois mots : « je m'en fous ». (*Mes pensées*) ?

Le drame est que si trop d'informations tue l'information, trop de connerie accroît les cons. La connerie est une forme de plénitude, une aspiration à la totalité, voire une aspiration totalitaire, que seule peut lézarder la course de l'infini (références indirectes, et toutes distinctions faites, à E. Lévinas, G. Deleuze, la « filiation » Wagner/Debussy).

Elle est le soleil noir d'un mirador qui ne capte pas toutes les ombres furtives. La grosse connerie est lourde, la petite connerie est légère : le dense contre la danse.

Au bout du con-te ou du com-pte, à la question : « que ceux et celles qui ne sont pas cons lèvent le doigt ? », combien le lèveraient-ils ? Et parmi eux, combien de cons ? Et les autres : de quelle planète viennent-ils ?...

La connerie éphémère, ça passe (dans tous les sens de l'expression), mais l'obstacle majeur c'est la connerie durable ! Que faire ? Pas le con en tout cas !...

EN CON-CLUSION (conclure vient du latin *cludere*, fermer, de clé, *clavis* : mais cette conclusion laisse la clé sur la porte...)

Réflexion faite, la connerie est un sujet qui ne s'épuise pas aussi facilement qu'il n'y paraît, mais c'est un sujet épuisant !... Pour un peu, on se laisserait aller à rester con (ce qui est peut-être bien le cas !). Le con-fort est tentant pour les contemplateurs, assis dans leurs fauteuils et coussins, des empires (petits ou grands : une famille, un groupe, un clan, une caste, une classe sociale, une nation, etc.) dans lesquels tous les dicte-à-tort(s) étouffent leurs « sujets » : mais que « vaut-il » par rapport à l'ef-fort de celles et ceux qui, debout sur leurs paillasses, réclament leurs droits contre tout ce qui empire et nie leur condition d'êtres humains ? « *The ultimate measure of a man is not where he stands in moments of comfort and convenience, but where he stands at times of challenge and controvers* » Martin Luther King Jr., *Strength to Love* (1963).

Bref, la connerie c'est l'emprise qui refuse la surprise.

La connerie c'est un cimetière qui donne des leçons de vie.

La connerie c'est la « stase », en sortir c'est l'ek-stase (pour soi-même... et pour les autres !).

Gérard GUILLOT